

Christine Chandler fusilla du regard le visiteur à l'allure de gravure de mode qui venait de faire irruption dans la propriété. Ce malotru faisait comme chez lui, manipulant sans douceur les corolles délicates de l'arbuste en fleur qu'elle venait de sortir de son pot.

Il ne manquait pas d'air ! Ce besoin de toucher était-il inscrit dans les gènes masculins ?

— Ça vous ennuerait d'arrêter de molester ce flamboyant ?

— Pardon ? dit l'inconnu.

Le col de chemise ouvert, la cravate à la main, il était incontestablement séduisant dans son costume gris foncé d'une élégance rare. A regret, il délaissa les pétales couverts d'une fine rosée due à un arrosage soigneux.

Avec un soupir excédé, Christine passa devant l'homme qui se permettait d'empiéter sur son territoire.

— Les flamboyants sont des plantes extrêmement fragiles, déclara-t-elle, je ne voudrais pas que celui-ci soit abîmé avant d'être transplanté.

Du poignet, elle essuya la sueur qui lui coulait sur le front et se demanda pourquoi elle se donnait la peine de fournir des explications.

Il était clair que cet individu raffiné n'était pas à sa place dans ce jardin en chantier, sous le soleil écrasant de Floride. Peut-être était-ce un voisin, curieux de se rendre compte de ce qui se passait chez M. Donzinetti ? Le propriétaire qui avait donné mission à Christine de redessiner ses jardins, un vieil Italien excentrique, était adorable. Il ne serait pas surprenant

qu'il ait des amis dans cette banlieue résidentielle de Coral Gables ou à Miami même.

De mauvais gré, elle se résigna à supporter quelques minutes la présence du play-boy, de crainte d'offenser un ami de Giuseppe Donzinetti et de commettre une bétise.

Même les jours où elle n'avait pas l'air d'une souillon, elle ne perdait pas son temps en politesses envers ce genre de séducteur, affublé de lunettes de soleil... voyantes ! et d'une montre en or qui ne passait pas inaperçue non plus.

— Il est urgent que je le transplante avant que les racines ne se dessèchent, dit-elle. Alors, si vous voulez bien me laisser votre nom, je signalerai au propriétaire que vous êtes passé.

Elle lui adressa un sourire absent tout en passant en revue le travail qu'il lui restait à accomplir d'ici la fin de l'après-midi : elle avait encore différents arbustes à disposer dans la rocaille devant la façade de la maison, une énorme bicoque du style ranch de luxe datant des années soixante.

— Vous prétendez connaître le propriétaire des lieux ? demanda l'homme d'un ton empreint de doute.

Son regard parcourut le jardin écrasé de chaleur, puis ses Weston se tournèrent vers elle — vers son mètre soixante de jardinière-paysagiste crottée de la tête aux pieds.

Parfait ! S'il n'avait que ça à faire pour s'occuper, qu'à cela ne tienne.

Christine enfouit son transplantoir dans une des poches de son short-salopette de travail et saisit à pleins bras le flamboyant en question. Croulant presque sous le poids, elle porta l'arbuste jusqu'au trou qu'elle venait de creuser.

Flamboyants et autres plantes faisaient partie de la réalisation qui ferait le succès ou l'échec de l'affaire qu'elle venait tout juste de lancer. Une entreprise des plus réduites — à elle seule, pour tout avouer — de paysagisme et de jardinage : « Tout Nature ».

Ce projet avait un inconvénient de taille, qui aurait fait reculer tout autre qu'elle : il fallait que tout soit terminé dans six semaines, fin août, pour un mariage. Décidée comme elle l'était à se prouver qu'elle pouvait réussir, elle avait accepté.

A vingt-cinq ans, son expérience était limitée, mais elle

se sentait capable d'y arriver, et elle s'était promis de ne pas décevoir celui qui lui faisait confiance.

L'arbuste dans les bras, elle passa dangereusement près du visiteur inopportun et fut à deux doigts de laisser les racines boueuses frôler son pantalon. Après tout, c'eût été sa faute. Pourquoi venait-il la retarder, alors qu'il lui fallait travailler d'arrache-pied pour terminer dans les temps ?

— Evidemment que je connais le propriétaire ! marmonna-t-elle, agacée. Pourquoi croyez-vous que je serais en train de me tuer à restructurer ses jardins ?

Un peu pète-sec, reconnut-elle. Mais ce n'était pas comme s'il l'avait prise en train de cambrioler la maison. Il fallait être borné ou aveugle pour poser de telles questions. Ses fichues lunettes de luxe l'empêchaient-elles de voir à ce point ?

Avec précaution, elle déposa le flamboyant dans le périmètre prévu pour attirer les oiseaux-moqueurs et s'adjura de garder son calme.

Inutile de s'énerver contre ce type uniquement parce qu'il paait le fric. Même si ses goûts à elle étaient modestes, ses valeurs encore plus, sans parler de son porte-monnaie, réduit à sa plus simple expression !

— Je suis désolé, dit-il.

Il venait à elle, ses chaussures noires rutilantes, impeccables jusque-là, s'enfonçant dans le terrain tout juste retourné en prévision des plantations.

— Je m'appelle Vito Cesare et suis, avec mes frères et ma sœur, propriétaire de cette maison.

Accroupie près du flamboyant, les mains dans la terre, Christine leva les yeux vers celui qui arborait ce nom digne du *Parrain* et se livra sans vergogne à une inspection en règle.

Des cheveux bruns bouclés, un peu longs, encadrant un visage rasé, bien que l'ombre de la barbe lui donne un petit air de Johnny Depp. Grand, bien bâti : la coupe savante du costume ne cachait rien de ses muscles.

Ce corps athlétique ne correspondait pas à l'image de gravure de mode projetée par le personnage. Bizarre.

— Alors ? demanda-t-il. Votre impression ?

Il avait enlevé ses lunettes, découvrant des yeux noisette et non pas marron foncé comme elle s'y attendait.

— Pas terrible, dit-elle avec un hochement de tête sceptique. Impossible que vous soyez le frère du propriétaire.

Giuseppe Donzinetti était un petit homme vif, plus tout jeune, qui s'habillait chez Gap. Il avait arpenté le parc de long en large en lui expliquant avec force gestes comment il voyait les choses et ce qu'elle aurait à faire.

— Qui vous a engagée ? questionna-t-il. Nico ? Renzo ? Marco ? Ce n'est pas ma sœur Giselle, je l'ai eue au téléphone il y a quelques jours et elle m'en aurait parlé.

— Grands dieux ! s'écria-t-elle. Vous êtes combien ?

Elle renonça à planter son arbre et s'assit sur ses talons, intriguée.

— Aucun Cesare ne figurait sur le contrat que j'ai signé, affirma-t-elle.

Elle se redressa, de plus en plus méfiante.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Qu'est-ce que vous êtes en train d'inventer ?

S'il croyait qu'il allait la mener en bateau, il faisait fausse route ! Plus jamais elle ne se laisserait prendre aux mensonges d'un homme, encore moins d'un bellâtre de son acabit. Pas plus tard que l'année dernière, elle avait cru aux fadaïses d'un don Juan du Web qui lui avait fait des déclarations, écrit des poèmes et promis le mariage. Jusqu'à ce que la femme du don Juan en question l'appelle pour lui mettre les points sur les i, lui révélant qu'elle était la septième fiancée à tomber dans les filets de ce maniaque.

Depuis, son détecteur de mensonges s'était affiné.

— Je n'invente rien, dit-il.

Il mit les lunettes dans la poche de poitrine de sa chemise, enleva sa veste et se passa une main sur le front.

— Il fait beaucoup trop chaud pour discuter en plein soleil, déclara-t-il. Si nous allions à l'intérieur ? La climatisation nous aidera peut-être à y voir plus clair.

« Jamais, au grand jamais ! »

— Pour qui me prenez-vous ? ironisa-t-elle. Vous me croyez

naïve à ce point ? Ne comptez pas sur moi pour faire entrer un étranger dans la maison !

Christine disposait des clés pour son usage personnel, cela faisait partie de l'arrangement conclu avec M. Donzinetti. Elle lui avait fait un prix défiant toute concurrence et, en échange, il lui avait permis de loger dans la maison pendant que ses doigts verts opéraient leur magie. C'était un cadeau du ciel, car non seulement cela lui facilitait la tâche mais c'était arrivé au moment où ses finances étaient au plus bas, alors qu'elle n'avait plus les moyens de payer le loyer de son mouchoir de poche de studio.

— Je n'ai pas besoin de vous pour entrer dans *ma* maison, dit l'individu.

Il sortit de sa poche une clé vieillie par l'usage qui paraissait plus authentique que la toute brillante que Donzinetti lui avait procurée.

— Sachez que je rentre chez moi quand ça me plaît !

Christine chercha fébrilement dans ses poches la clé de la maison, tentant de réfréner la panique qui s'emparait d'elle.

Et si M. Donzinetti était un vieux monsieur un peu fou qui s'était payé sa tête ? S'il était atteint de la maladie d'Alzheimer ? Jamais elle ne serait rémunérée pour le travail qu'elle se tuait à exécuter selon ses directives !

Elle finit par mettre la main sur sa clé et la brandit sous le nez de Cesare avec le vague espoir que cela ferait la preuve qu'il racontait des histoires depuis le début.

Malheureusement, les deux clés étaient sœurs jumelles.

« Mon Dieu, faites que ce ne soit pas vrai ! » supplia-t-elle intérieurement.

— Si vous êtes le propriétaire, dit-elle, comment se fait-il que je ne vous ai jamais vu, depuis une bonne semaine que je suis ici ? Et qui serait le Giuseppe Donzinetti qui m'a engagée, m'a fourni la clé de la maison et m'a autorisée à m'y installer le temps du chantier ?

— Oncle Giuseppe ? Ah, c'est lui le responsable ?

Il défaisait les boutons de sa chemise, lui donnant un aperçu flatteur sur une poitrine bronzée parsemée de poils noirs.

D'un seul coup, elle ressentit les effets de la chaleur et eut

envie, elle aussi, de tirer sur son T-shirt pour se donner un peu d'air. C'est alors qu'elle réalisa ce qu'il venait de dire.

Elle reprit espoir.

— C'est un parent à vous ?

Dans ce cas, le contrat était peut-être valable, et elle avait une chance d'être payée !

— Un parent qui ne devrait pas se permettre de prendre des initiatives de ce genre sans m'en parler ! Mais, oui. C'est mon oncle.

Il relevait ses manches sur des bras musclés au moment où un groupe de skaters passaient sur le trottoir, rebondissant bruyamment sur les pavés.

— Je le croyais toujours à Naples. En Italie, pas en Floride.

Christine sentit ses espoirs s'envoler.

Cela ne s'arrangeait pas pour elle, si l'oncle était reparti en Italie, la laissant se débrouiller au milieu de la pelouse retournée, avec des centaines de plantes sur les bras et un Vito Cesare furieux de voir sa propriété dans cet état...

Ce serait la banqueroute totale !

Pour la deuxième fois de sa vie, elle s'était laissé séduire par une proposition trop belle et avait foncé tête baissée. Mais cette fois, c'était entièrement sa faute, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même !

Vito Cesare n'était pas du genre à chercher querelle à une femme. Et là, en ce moment, il redoutait particulièrement de provoquer la colère de ce jardinier en jupons — si l'on peut dire, et très sales, qui plus est.

Si elle avait déjà, apparemment sans aide, mis sens dessus dessous la moitié de son jardin, elle serait bien capable par vengeance de retourner ce qui en restait et de laisser le tout en l'état !

Mais en plein soleil il faisait une chaleur d'enfer, et l'hygrométrie était telle que ses vêtements étaient à tordre. Tant qu'il ne retrouverait pas la fraîcheur de la maison, il se sentait incapable d'aligner deux idées.

Il arrivait juste de l'aéroport en provenance de Paris et souffrait du décalage horaire. Sans compter que la soirée précédente, au cours de laquelle il avait fêté sa dernière course victorieuse, s'était passée à tenter d'échapper à une admiratrice particulièrement entreprenante pour laquelle le mot « non » n'avait curieusement aucun sens.

Ce qui signifiait que, pour l'instant, il était à court de sommeil et de patience.

— Ecoutez, dit-il, je suis navré s'il y a eu un malentendu avec mon oncle. Je sors de douze heures de vol, et je vais m'écrouler si je ne me rafraîchis pas.

Il tourna les talons pour aller chercher sa valise que le chauffeur de taxi avait déposée près de la grille. Par-dessus son épaule, il ajouta :

— Vous êtes invitée à venir me rejoindre afin que nous essayions d'y voir un peu plus clair dans ce... borbier.

Et « borbier » était bien le mot pour décrire ce qu'il voyait : les parterres autour de la maison avaient disparu, un arbre coupé gisait sur le sol, débité en tronçons, et les pas japonais étaient empilés les uns sur les autres, ne laissant qu'une vague allée de terre poussiéreuse.

Que faisait sur sa propriété cette diablesse qui ne s'était même pas présentée ?

A proprement parler, ce n'était pas sa propriété à lui tout seul : il en était copropriétaire, en indivision avec ses frères et sa sœur depuis le décès de leur père. Mais il se trouvait que son jeune frère étudiant à Harvard était bien décidé à faire carrière dans le Nord, que sa sœur vivait à l'étranger et allait se marier, et que ses deux autres frères mariés avaient chacun leur résidence près de leur lieu de travail. C'est pourquoi Vito estimait que la responsabilité de la propriété familiale lui incombait.

Cela avait d'ailleurs été le cas depuis la disparition de leurs parents. Leur mère était morte à la naissance du dernier, alors que Vito était à peine adolescent. Six ans plus tard, c'était le tour de leur père. En tant qu'aîné, il avait pris en main l'éducation des plus jeunes et la tenue de la maison jusqu'à ce que sa sœur entre à l'université et que Marco soit en dernière année de

lycée. Il avait alors passé les rênes à Nico et Renzo pour, enfin, vivre son rêve d'enfance : intégrer une écurie de Formule 1 et participer aux courses des plus grands circuits européens.

Comme il arrivait à la porte de côté, un bruit de pas derrière lui le sortit de ses réflexions. Il se retourna pour se retrouver nez à nez avec la mère-poule du flamboyant qui le regardait sans timidité de ses yeux bleu saphir.

— Vous ne pourrez pas entrer, annonça-t-elle, repoussant une mèche de cheveux châtain derrière son oreille. C'est un peu la pagaille à l'intérieur.

De nouveau, il parcourut le jardin du regard et se demanda si l'intérieur pouvait être en pire état. Ce ne fut pas le coup d'œil qu'il lança à la silhouette en salopette terreuse qui le rassura.

Toutefois, cela ne l'empêcha pas d'apprécier les courbes agréables qui se devinaient sous le vêtement informe.

— Quel genre de *pagaille* ?

— Etant donné votre allure générale, je pense que vous allez trouver ça épouvantable, dit-elle, croisant les bras sur les courbes déjà remarquées.

Qui plus est, elle se conduisait comme si c'était lui qui était couvert de terre !

— Pour moi, ça fait partie de la routine, ajouta-t-elle.

« Mauvais, cela, pensa-t-il. Très mauvais ! »

D'habitude, pour neutraliser le décalage horaire, il s'octroyait plusieurs heures de sommeil, pas de nettoyage...

En fait, depuis qu'il avait reporté ses responsabilités sur ses frères, il ne faisait plus rien dans la maison. Il s'en remettait à une employée et s'en trouvait très bien. D'autant que la vie sur les circuits l'avait habitué au service des grands hôtels. Idéal, pour un célibataire.

Mieux valait, de toute façon, en avoir tout de suite le cœur net que de rôtir sur place.

Il mit sa clé dans la serrure, puis s'arrêta pour regarder la jeune femme.

— Je n'ai pas retenu votre nom.

— Christine Chandler. Désolée, j'évite les présentations quand j'ai les mains sales.

Effectivement, elle ne décroisa pas les bras.

— Je comprends, approuva-t-il.

Il poussa la porte avec quelque peine et pénétra dans la grande cuisine du ranch de fantaisie que son père avait acheté à son arrivée aux Etats-Unis.

Ou plutôt, ce qui était censé être la cuisine.

Car l'évier débordait de feuilles, de tiges, de terre. Partout où c'était possible s'alignaient des caisses de plantes en position précaire, que ce soit sur les appuis de fenêtre, la table ou les chaises. Des sacs de terreau et, plus surprenant encore, de graines étaient empilés sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est que ces graines ?

Ce fut la remarque la plus inoffensive qui vint à l'esprit de Vito pour masquer sa colère. Au lieu de cela, il aurait voulu demander à cette folle où elle se croyait, et qui lui avait permis de transformer sa maison en resserre à végétaux !

Autrefois, sa mère qualifiait leur maison d'« hybride hollywoodienne ». Dotée d'espaces ouverts comme cette cuisine et d'une architecture grandiose comme on en faisait dans les années soixante, elle avait une certaine allure et lui rappelait beaucoup de bons souvenirs. Elle représentait le foyer qu'il aimait retrouver quand il rentrait au pays.

Jusqu'au cauchemar d'aujourd'hui. Comment était-ce possible ?

— C'est-pour-les-oi-seaux, dit lentement l'énergumène en salopette, comme si elle parlait à un arriéré.

Elle se fraya un chemin à travers les sacs pour aller se laver les mains à l'évier.

— Votre oncle a insisté pour que le jardin soit conçu pour attirer les oiseaux, ajouta-t-elle comme une évidence.

— Et vous ne pouviez pas mettre tout cela dans le garage ?

— Les graines, si. Je vais le faire, puisque vous êtes à la maison.

Du bout du pied, elle poussa un sac sur le côté et poursuivit :

— Les plantes, elles, ont besoin de fraîcheur. Or, il fait très chaud dans le garage, et je ne voudrais pas qu'elles se fanent avant d'être plantées. Peut-être dans l'atelier, s'il n'y fait pas trop chaud...

Vito posa sa valise sur une caisse de pots vides, y ajouta sa veste et se dirigea vers le réfrigérateur dans l'espoir que boire lui éclaircirait les idées. Il aurait apprécié un bon whisky mais décida de se contenter d'un soda ou de tout autre rafraîchissement qu'il trouverait à l'intérieur.

Surprise ! Il n'y avait que des citrons. Encore et encore des citrons.

— Je bois beaucoup de citronnade quand je travaille, dit la jardinière.

Elle s'essuya les mains et, passant devant lui, prit un pichet dans la porte. Il ne l'avait pas vu, trop ébahi par la foison de citrons qui occupait les étagères.

— Je vous en sers un verre pendant que nous tirons au clair le malentendu concernant mon engagement ?

Il n'était même plus certain d'avoir envie d'en parler. Son univers s'écroulait au fil des minutes, il se sentait étranger dans sa propre maison. Son désarroi dut se lire sur son visage, car son interlocutrice s'inquiéta :

— Vous vous sentez bien ?

Elle lui mit un verre dans la main et remit le pichet au réfrigérateur.

— Je vous débarrasse de ma présence dès qu'on aura mis les choses au point, assura-t-elle. Je veux seulement être sûre d'être payée pour mon travail et pour mon investissement dans l'achat des plants.

De la main, elle montrait la cuisine encombrée, le jardin chamboulé. Que devaient penser les voisins ? s'effraya Vito.

— D'habitude, on vous paie pour cela ? ironisa-t-il.

Etonnant qu'on n'enferme pas cette fille à l'asile ou qu'on ne la mette pas en prison ! Se pourrait-il qu'en plus elle joue les squatters et qu'il doive la supporter ?

Il dut réprimer un rire quand il la vit prendre sa question au sérieux et répondre après un temps de réflexion :

— Il arrive que je ne sois pas payée, reconnut-elle, parce que je débute dans la profession et que je me fais la main. Mais je suis diplômée de l'École d'horticulture et de paysagisme

de Californie et j'ai décidé de monter mon entreprise ici, en Floride, ajouta-t-elle avec un certain aplomb.

Elle versa de l'eau dans un petit arrosoir et se mit à arroser les plantes dans l'évier.

— Votre jardin est mon premier grand projet en solo, continua-t-elle. Mais j'ai déjà réalisé des choses plus importantes, sauf que jusque-là je travaillais en équipe avec d'autres paysagistes.

Il s'appuya contre les placards de bois clair qui meublaient la cuisine, là où il avait fait sauter ses premiers pop-corn.

Était-ce son cerveau embrumé par le décalage horaire ? Il avait l'impression qu'ils tournaient en rond, qu'elle en revenait toujours à la même chose, qu'elle se répétait.

— Mon oncle vous a demandé de faire quoi, exactement ?

Il était urgent d'appeler oncle Giuseppe, nota-t-il en lui-même. Qu'est-ce qui lui avait pris de se lancer dans un tel projet, d'engager cette fille sans lui en parler ? Ils étaient tous pareils, ses frères ne valaient pas mieux. Alors qu'il était riche à millions et se serait fait un plaisir de payer pour entretenir la maison, ils conspiraient derrière son dos pour ne pas le mettre à contribution.

Nico et Renzo estimaient qu'il en avait assez fait avant qu'ils ne se prennent en charge et que c'était à leur tour de lui épargner des soucis, mais Giuseppe...

— Je redessine la propriété, dit-elle. Ou plutôt, j'en fais un jardin reconçu, repensé. Votre oncle a insisté pour que tout soit réaménagé en prévision du mariage et m'a donné carte blanche. Alors je me suis lancée dans la refonte complète des espaces.

Elle posa l'arrosoir et se mordit la lèvre, attirant son attention sur sa bouche bien dessinée.

— Vous êtes au courant, pour le mariage qui doit avoir lieu ici ? Ou est-ce que votre oncle — disons — perdrait un peu les pédales ?

— Non, non, il a toute sa tête.

Et s'il ne l'avait pas, ce n'est pas lui qui irait en faire part à une étrangère ! Vito se demanda si Giuseppe avait eu l'intention de payer Christine Chandler pour son travail ou s'il le laisserait s'occuper de la facture. A éclaircir.

— Il a dû vouloir me faire la surprise, dit-il. A-t-il mentionné le fait que je devais revenir à la maison pendant que vous seriez sur les lieux ?

— Non. Pas un mot.

Avec délicatesse, elle redressa une tige qui retombait et ajouta :

— Croyez-moi, je m'en serais souvenue.

Malgré lui, il observa son geste et comprit pourquoi elle avait choisi de devenir paysagiste. Il était évident qu'elle avait le toucher requis pour les plantes. Quelque chose dans la façon dont elle maniait les tiges fragiles.

Puis ce qu'elle venait de dire le frappa soudain.

Était-ce pure coïncidence que son oncle ait engagé cette jeune femme dont le charme physique, sous la salopette, était loin d'être négligeable ? Qu'il lui ait permis de s'installer dans la maison alors qu'il savait que lui, Vito, devait revenir s'occuper du mariage de sa sœur ?

Bien sûr que c'était voulu ! Encore une des manigances du vieux roublard. Pas difficile de comprendre ce qu'il avait eu en tête !

— Je vous dois des excuses, dit-il, posant son verre vide sur le plan de travail. Tout le monde dans la famille sait que mon oncle se prend pour Cupidon en personne. J'ai l'impression qu'il a tout fait pour organiser notre rencontre. Il n'en est pas à son coup d'essai. Un jour, il a engagé un maître-nageur pour ma tante Lorraine alors qu'elle n'avait pas de piscine. Une autre fois, il a écrit des lettres d'amour à une femme qu'il destinait à son frère. Il adore provoquer des rencontres entre les gens et observer la suite des événements. Comme, d'après lui, je tarde à me marier, c'est à moi qu'il s'attaque à présent.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'exclama Christine, se retournant pour lui faire face.

Les sourcils froncés, ses yeux bleus virant au noir, elle le fixa comme une furie.

— Vous insinuez que votre oncle m'aurait engagée uniquement pour mon... physique, pour me jeter dans les bras de son neveu célibataire, et non pas pour mes compétences de paysagiste ?

— Euh, en fait, je n'en sais rien..., protesta-t-il mollement, fatigué de cette discussion stérile.

D'autre part, il se doutait que son oncle avait autre chose en tête qu'une banale aventure, lui pour qui ne comptaient que le mariage et la famille. Or, cette fois, oncle Giuseppe avait fait fausse route en lui mettant cette gorgone sur les bras. Quoique... Le rouge qui lui montait aux joues, la tension soudaine de son corps suscitaient chez lui certaines pensées incongrues qu'il se força à écarter.

— ... Il a voulu me faire rencontrer une charmante jeune femme, se força-t-il à dire.

— Vous pouvez rengainer votre « charmante », protesta la jeune femme en question.

Effectivement, elle qui s'était montrée si inquiète pour son flamboyant, si douce avec les plantes, elle semblait prête à lui sauter à la figure s'il maintenait le qualificatif.

— J'attaquerai votre oncle en justice pour rupture de contrat, fulmina-t-elle. S'il s'imagine qu'il peut disposer de moi pour me fourguer à son play-boy de neveu ! Un parasite qui ne sait sûrement pas ce qu'est une mauvaise herbe, un incapable qui croirait s'abaisser à travailler de ses mains et n'est même pas fichu de remuer un sac de graines !

— *On se calme !*

Lui qui se targuait de patience, il sentit la moutarde lui monter au nez. De quel droit cette fille le qualifiait-elle de play-boy et d'incapable ?

— Inutile d'en venir aux insultes, ajouta-t-il. J'essayais de vous faire comprendre les motivations de mon oncle.

— Dites-lui de ma part que je n'apprécie pas, mais pas du tout, d'avoir été engagée pour mes fesses et non pour mes compétences professionnelles. Je suis venue ici pour un chantier de paysagiste. Qu'on se le dise !

Avant qu'il puisse réagir, elle avait tourné les talons et claqué la porte.

Après un moment de perplexité, Vito Cesare ne put retenir un sourire. Manifestement, sa jolie visiteuse devait réserver aux plantes les qualités de patience dont sont supposés faire preuve

les bons jardiniers. Cependant, il ne pouvait lui en vouloir. A vrai dire, il n'était pas loin d'approuver sa sortie fracassante.

Malgré lui, il alla à la fenêtre regarder les... fesses mentionnées se déplacer au rythme du balancement de ses hanches le long de l'allée. Il s'en voulut vaguement d'apprécier à ce point le spectacle et se disculpa en pensant que c'était inscrit dans ses chromosomes.

Quand il se détourna de la fenêtre, il avait la ferme intention de reprendre l'avantage dans des négociations qui, finalement, ne l'ennuyaient plus le moins du monde.

Envolée la fatigue. Plus trace de décalage horaire !

Il avait retrouvé la forme.